

## *Démone en Lituanie et La folle de Lituanie,* deux ovnis littéraires français des années 70

Jean-Claude Lefebvre

Bien peu d'œuvres de la littérature française ont eu pour cadre ou pour thème la Lituanie. On songe bien sûr à l'incontournable *Lokis* de Mérimée (1869), nouvelle qui s'offre en plus le « luxe » d'avoir pour titre le mot lituanien signifiant « ours ». Il existe pourtant, en dehors de ce classique, deux romans beaucoup plus récents, que l'on pourrait qualifier d'« ovnis littéraires », parus seulement à quelques années d'intervalle : *La folle de Lituanie* de Bertrand Poirot-Delpech (1970) et *Démone en Lituanie* d'Henri Guignonat (1973).

Le premier auteur cité (1929-2006) est évidemment le plus connu : journaliste au *Monde* à partir de 1951, il dirige pendant des années le supplément *Le Monde des livres*. Essayiste, auteur de théâtre, romancier, il laisse une œuvre abondante. Il a obtenu deux prix littéraires, l'Interallié en 1958 pour *Le Grand Dadaï*, et pour *La folle de Lituanie* le Grand Prix du roman de l'Académie française, vénérable institution où il est élu en 1986.

Pour le second (dont les dates de naissance et de décès ne sont même pas assurées : 1947 ou 48 - 1997 ou 98 ?), la moisson de renseignements est nettement plus maigre :

il est né à Tarbes ; monté à Paris pour ses études, il se lie d'amitié avec la peintre surréaliste Leonor Fini, qui l'invite plusieurs fois dans sa maison de Corse au début des années 70 et avec qui il partageait la même passion pour les chats. C'est alors qu'il écrit *Démone en Lituanie*, son unique roman véritable. (Il semble en effet que *Le temps de vivre, le temps d'aimer*, publié aux Presses de la Cité début 1973, soit une novélisation, c'est-à-dire l'adaptation sous forme romanesque d'une histoire d'abord racontée dans une série télévisée en 40 épisodes). *Démone en Lituanie*, publié chez Flammarion, lui vaut le Prix de l'insolite, qui n'existe plus semble-t-il, ainsi que plusieurs articles élogieux dans le *Nouvel Observateur*, *l'Express*, *la Nouvelle*



Henri  
Guignonat

*Revue Française*, la revue de l'Association américaine des professeurs de français, celle de l'Université de l'Oklahoma... En 1985, l'œuvre est traduite en anglais par Barbara Wright, avec qui l'auteur a entretenu une correspondance



Bertrand  
Poirot-Delpech

suivie, et illustrée par Erika Weihs. Mais Henri Guigonnat n'écrira plus rien, malgré plusieurs tentatives encouragées par ses amis, et finira par tomber dans l'oubli<sup>1</sup>.

Profondément dissemblables sur de multiples plans, les deux romans semblent avoir pour seul point commun de se référer à la Lituanie ; encore celle-ci est-elle, à chaque fois, en partie rêvée et recréée.

L'œuvre d'Henri Guigonnat transporte le lecteur en Lituanie, dans un vaste château gothique d'une cinquantaine de pièces, qui n'est ni nommé ni situé précisément. Si le lieu est vague, il n'est pas tout à fait exact de dire, comme on peut le lire dans plusieurs critiques, que l'histoire se passe à une époque indéterminée : en fait, plusieurs allusions permettent de la situer l'histoire au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi le jeune narrateur, Max-Ulrich, évoque ses grands-parents maternels disparus ensemble « dans un célèbre naufrage », très probablement celui du *Titanic*, en 1912 ; quant à leurs propres parents, ils succombèrent « dans un non moins célèbre incendie », manifestement celui du Bazar de la Charité en 1897 ; signalons encore l'allusion aux « rumeurs de guerre », certainement celle de 1914-18 puisqu'il est question des premiers avions survolant la région. Mais il est vrai que d'autres passages nous feraient plus songer au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui par exemple où un abbé libertin danse la gavotte au son des tambourins...

Tout le roman est marqué par la fantaisie, la bizarrerie, l'étrangeté parfois inquiétante, venant des lieux (le gigantesque grenier aux multiples recoins, la forêt envahissante autour du château), mais plus encore des personnages. À tout seigneur tout honneur, commençons par cette chatte aux réactions quasi humaines que Max-Ulrich découvre dans le grenier juste après une éclipse de soleil (ce qui d'ailleurs ne lui paraît pas être une pure coïncidence). Le grand-père, à la suite du coup de griffe magistral infligé à la servante, la baptise « Démone » (c'est ainsi que l'auteur avait nommé sa propre chatte). Le mot est rare, mais de sens limpide : le synonyme de « diablesse », donné également par l'aïeul, sera amplement justifié par la suite... Si elle n'est pas douée de la parole, contrairement par exemple au Chat de Lewis Carroll, elle comprend tout ce que disent les humains ; elle peut poursuivre une domestique coupable de lui avoir par mégarde marché sur la queue, quitte à lui pardonner quand la pauvre fille se jette à ses pieds en l'implorant ; elle saccage plusieurs fois la table mise pour les « humains », avant d'obtenir d'avoir son fauteuil au milieu des autres convives, et ne dédaigne pas quelques gorgées de champagne

---

<sup>1</sup> J'ai trouvé ces informations sur le site *Schwob The World's Best Unknown Book* : elles viennent d'une lettre écrite il y a très longtemps par Barbara Wright à Agnieszka Taborska, qui a traduit en polonais deux chapitres de *Démone*. Cette dame, que je tiens à remercier au passage, m'a envoyé un mail pour me fournir cette précision et s'inquiéter de savoir si je réussirais à trouver plus de renseignements sur l'auteur : la réponse est non, malheureusement.

français ; elle joue dans une pièce de théâtre, costumée en Chat botté ; et la dernière page, très suggestive et troublante, montre le narrateur, étendu nu sur son lit, faisant l'amour avec Démone qui le « recouvre de toute sa fourrure chaude » !... Au fil de l'histoire, nous la voyons aussi grandir au-delà de toute vraisemblance, puisqu'elle finit par atteindre « la taille, à peine imaginable, d'un grand Saint-Bernard » ! Croissance ininterrompue qui symbolise à la fois l'amour grandissant qu'éprouve le narrateur pour « l'animal », mais aussi le pouvoir toujours plus affirmé de celui-ci sur la petite communauté. Ces particularités alimentent des « bruits affreux » : « une Chatte-Monstre-et-Perverse » (démoniaque !) fait souffler « un vent de folie » sur le château ; « des enfants ont disparu. Je ne crois pas qu'elle les croque, mais un ruban de soie bleue a été découvert sur la neige, et plus loin un petit jouet de bois rudimentaire. » Les domestiques, effrayés, quittent les lieux. Les paysans, quant à eux, vénèrent cette « divinité pointilleuse » au comportement imprévisible, cette « féline sorcière » et en son honneur accrochent des offrandes aux grilles du parc.

Même bizarrerie chez les autres personnages : de même que Démone possède des traits humains, deux d'entre eux appartiennent partiellement au règne animal. Ainsi, un incident révèle à la famille stupéfaite que la servante Baba Sonine porte une longue queue « velue et noire, se terminant par une touffe plus fournie », signe d'« une parenté inusitée » avec Démone. Le narrateur, obsédé par cette vision, déclare non sans humour qu'il en vint à « croire que les saints engoncés dans leurs niches d'églises cachaient de surnois prolongements. »... Quant à la Dame-en-noir, la nouvelle préceptrice, si sa première apparition en bas résille, « les jambes croisées l'une sur l'autre, dans une pose hardie », tenant à la main un long fume-cigarette, lui confère une dimension érotique très nette (d'ailleurs fréquente dans l'œuvre), le narrateur la voit aussi, dans une scène surréaliste, utiliser sa langue d'une longueur démesurée pour attirer les insectes qui s'y engluent, puis les avaler : on songe bien sûr au tamar noir et à Salvador Dali qu'une photographie célèbre montre tenant en laisse un de ces animaux. Et l'enseignement qu'elle dispense est pour le moins original et anticonformiste, consistant essentiellement en « gesticulations difficiles » et acrobaties qu'elle effectue elle-même à la perfection, comme « la cariatide culbutée », « l'éventail malais », ou « la vivevoltelle »...

L'oncle Alexander a été l'amant de cette Dame et la retrouve avec plaisir. Cela ne l'empêche pas d'être un vampire et de jouer à poursuivre son neveu dans les dédales du grenier, pour finalement lui planter ses dents dans le cou, quitte à en éprouver ensuite de vifs remords. La sœur du narrateur, Kinga, est une hypocondriaque romantique et suicidaire, lisant sans jamais les finir de « lourds romans anglo-saxons » - probablement des romans gothiques, comme *le Moine* de M. Lewis - et mettant en scène ses souffrances imaginaires de façon totalement baroque, par exemple allongée sur son lit, dont la Baba

Sonine ouvre brusquement les draperies pour révéler Kinga, les tempes couvertes de sangsues destinées à guérir son insupportable migraine... Quant aux grands-parents du narrateur, Emeric et Casimira, leurs particularités sont peut-être moins accusées (signalons quand même que le grand-père collectionne quantité d'objets hétéroclites, y compris des ossements humains trouvés sur le site d'une bataille célèbre), mais ils font tous deux preuve d'une extrême tolérance face aux excentricités des autres personnages. C'est ainsi qu'à la suite d'une leçon donnée en pleine nature par la Dame-en-noir, Kinga, Baba Sonine et le narrateur rentrent au château « affreusement salis » ; quand les grands-parents apprennent que leur état s'explique par un cours de gymnastique, ils disent simplement : « Alors, c'est parfait. » ! Notons l'absence des parents, éliminés dès le début avec un humour noir très appuyé (dont le roman donne d'autres exemples) : attendant un train dans une gare, ils meurent simultanément, écrasé chacun par une locomotive ! « Il est finalement de tradition que l'on meure par paire, dans ma famille. »

Le cadre parfois inquiétant, les épisodes troublants, les personnages lunaires et déconcertants, tout nous transporte dans « un conte baroque et fabuleux » (Michel Grisolia, dans *le Nouvel Observateur*), qui fait songer à l'univers onirique d'*Alice au pays des merveilles* ou de *L'écume des jours*.

*La folle de Lituanie* se déroule dans un monde bien différent. L'intrigue est située en France, entre Meudon, où Cadine, la narratrice, a vécu son enfance et son adolescence, et la côte normande, où elle est allée en colonie de vacances et retourne à la fin du roman. L'époque, très proche de celle de l'écriture, est la fin des années soixante, comme on le voit entre autres par les tirades de Serge, le frère de la narratrice, sur « les P.D.G. et leurs larbins-ministres », de style soixante-huitard, par les allusions au maoïsme et à la Tricontinentale, conférence de solidarité des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, « tous les continents qui pendent piteusement au sud de l'équateur », qui se tint à La Havane en janvier 1966, ou encore par diverses allusions à la libération sexuelle, par exemple l'évocation des milieux lesbiens.

L'œuvre est une sorte de roman épistolaire, mais à une voix. Depuis deux mois, Cadine écrit lettre sur lettre, mais sans jamais recevoir de réponse, à une ancienne amie de classe lituanienne nommée Nastenka (ou Stanka, ou Nasta) qu'elle a connue en France et qui, mariée à un Américain, est partie vivre aux États-Unis. Après avoir eu vingt ans plus tôt, à l'adolescence, une relation amoureuse forte avec cette amie, elle l'a perdue de vue depuis longtemps. Elle lui écrit pour l'appeler à l'aide, dans le marasme où elle se trouve. Son mari Paul, patron de l'entreprise familiale les « Conserves Dubois », est gravement



malade. À cela s'ajoute une énigme policière : en quelques semaines, neuf personnes nommées Dubois sont mortes de mort violente, sans qu'on puisse trouver à ces meurtres d'autre mobile qu'un jeu pervers sur l'homonymie. Et comme c'est aussi le nom de jeune fille de la narratrice, elle se sent à la fois menacée... et soupçonnée, car les Etablissements Dubois « ont doublé leurs ventes de conserves en trois semaines ! » Quant à sa fille Sylvie, elle s'apprête à quitter la maison familiale sans vouloir saluer son père qui la « dégoûte », et en guise d'adieux vient réclamer un gros chèque à sa mère. Mais celle-ci, de son côté, porte sur la vie un regard sans concession, qui peut même s'avérer dérangeant : ainsi, elle comprend dans une certaine mesure le dégoût de sa fille : « Pour moi qui n'ai pas vu vieillir le mien, un père ne devrait pas avoir droit à l'âge mûr. Je n'aurais jamais supporté qu'après m'avoir tenue à bout de bras au-dessus de son visage lisse, jusqu'à m'étourdir de bonheur, le même homme me quémande sa bouillie ou le bassin. Les filles qui tolèrent de tels déclins sont des monstres. »

Tout donc, personnages, rapport au réel, ton, oppose les deux œuvres : du « conte baroque », nous sommes passés au roman policier et extrêmement réaliste. Leur seul point commun semble être finalement la Lituanie, présente dans les deux titres. Voyons à présent quels détails ou allusions chaque écrivain a utilisés pour la faire exister.



L'histoire racontée par Henri Guignonat est donc censée avoir pour cadre la Lituanie. Pourtant, il n'y a pour ainsi dire pas de noms propres véritablement lituaniens : le seul exemple est celui de l'hôtel Versalis = Versailles, situé dans une petite ville dont le narrateur a oublié le nom. Sinon Witold, forme polonaise ou germanique de Vytautas, apparaît de façon très anecdotique pour désigner l'un des visiteurs du château. La langue lituanienne, parlée surtout par les paysans encore au début du XX<sup>e</sup> siècle, n'est jamais mentionnée (peut-être faut-il cependant y voir une allusion – dévalorisante en

ce cas – dans ce passage : « les paysannes se consultèrent dans un langage qui devait être une sorte de dialecte fruste que nous ne comprîmes pas »). Mais « comme toutes les familles nobles du pays », les occupants du château pratiquent plusieurs langues, dont le français et le polonais, ce qui correspond en effet à la réalité historique. Devant la chatte récemment trouvée, Baba Sonine se met à « débiter des polonaises » (sic) et chante le début d'une célèbre comptine : « Aaa kotki dwa. Szare bure obydwa... » (« Aaah deux petits chats. Pelage gris tous les deux... »). On joue à « chat », « berek » en polonais, avec Démone. Le jeu du vampire, déjà mentionné, est désigné par le mot

féminin « Gra », qui signifie « jeu » en général. Pour les personnages, Kinga (Cunégonde) porte le nom d'une célèbre sainte polonaise du XIII<sup>e</sup> siècle. Le nom de Casimira, la grand-mère, peut renvoyer à Casimir, saint patron de la Pologne et de la Lituanie. Des références apparaissent à la gastronomie polonaise : les « bigos », potée de choux longuement mijotée, les « kolduny », espèce de raviolis à la viande de mouton.

Sur le plan géographique, notons, dès les premières lignes, la mention d'« une contrée de landes, d'étangs, de sombres forêts marécageuses ». À la fin de l'œuvre, Casimira parle également des marais, nombreux, « et certains fort inquiétants ». Le parc du château est peu à peu envahi par la végétation naturelle, qui « s'avance vers le château, telle une très lente, mais inexorable marée, verte, luisante, quasi liquide ». Ces évocations font songer à la forêt presque impénétrable décrite dans *Lokis*, avec ses clairières dont la « riche et trompeuse végétation cache d'ordinaire des gouffres de boue où cheval et cavalier disparaîtraient à jamais... ». De même, le passage où le narrateur se demande si la chatte mystérieuse ne rejoignait pas quelquefois les bêtes, « loin du château, près des étangs (...) et si elle ne revenait pas vers nous, vers moi, porteuse de leurs énigmes, de leur liberté, de leur pureté farouche et protégée » rappelle « l'empire des bêtes » (idée empruntée par Mérimée au *Pan Tadeusz* de Mickiewicz), là où les animaux vivent « en république », au cœur inaccessible de la forêt sauvage. L'allusion aux « vieilles femmes du pays, qui sous leurs châles sombres se disaient un peu sorcières-guérisseuses » évoque la scène de *Lokis* où une vieille femme prononce « quelques mots inintelligibles » qui avaient l'air d'une incantation, pour apaiser le serpent qu'elle porte dans un panier de champignons<sup>2</sup>.

Ces rapprochements séduisants paraissent cependant compromis par la pirouette de la 4<sup>ème</sup> ligne de l'œuvre où l'auteur affirme que malgré le titre « il n'est pas du tout sûr qu'il s'agisse de la Lituanie » !... Le pays y apparaît en effet « sur fonds de montagnes aux pics toujours enneigés », affirmation géographique pour le moins singulière...

Bien que l'intrigue ne s'y déroule à aucun moment, les références à la Lituanie, surtout d'ordre historique, sont au contraire fréquentes et précises dans le roman de Poirot-Delpech. Elles sont presque toutes associées au personnage de Nastenka, à travers les souvenirs évoqués par la narratrice. Le prénom n'est pourtant pas lituanien, mais russe : ainsi se nomme l'héroïne orpheline des *Nuits blanches* de Dostoïevski. Quant à son nom, Riskine, c'était en fait celui d'un condisciple juif de Poirot-Delpech à Louis le Grand, qui disparut pendant la guerre comme tant d'autres ; l'auteur prononça son nom lors de sa réception à l'Académie française et dédia son roman *Le couloir*

<sup>2</sup> Cf. « Regard sur la Lituanie : *Lokis* de Mérimée », par Jean-Claude Lefebvre, *Cahiers lituaniens* n°6, 2005.

*du dancing* « à Youra Riskine, génie parti en fumée » (Il est à noter que Nastenka a perdu ses parents : son père, juif, a été déporté, et sa mère a demandé à partager son sort). En revanche, le grand-duc Vytautas – sous la forme polonaise ou germanique Witold – est cité plusieurs fois. « – L’air russe ? demande Paul. – Pas du tout, dis-je. Elle est caraïte. Sans le grand-duc Witold, elle serait turque. Il y a plus de soleil que de glace sous sa peau de carne. » Rappelons pour éclairer l’allusion que le grand-duc, à l’extrême fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ramena de la mer Noire – le grand-duché de Lituanie s’étendait jusque-là vers le sud – à la suite d’une victoire sur la Horde d’Or plusieurs centaines de Caraïtes (ou Karaïmes)<sup>3</sup> pour garder sa forteresse de Trakai, dont le nom apparaît dans le roman sous sa forme polonaise Troki. Il s’agissait de Khazars, peuple parlant une langue du groupe turc, de religion juive mais n’accordant foi qu’à la Torah, et non aux interprétations et prescriptions du Talmud. Ils sont encore une centaine à vivre à Trakai, dans des « maisons tout en bois » pourvues de trois fenêtres donnant sur la rue, une pour Dieu, une pour le grand-duc, toujours vénéré par eux, et une pour la famille ; ils ont conservé leurs croyances religieuses, pratiquées dans la *kenessa*, leur lieu de culte.

La retraite de Russie est évoquée lors d’une altercation entre le professeur d’histoire et la Lituanienne : « La France vous héberge, mademoiselle Riskine, vous lui devez bien un coup d’œil sur votre programme ! » Et elle d’enchaîner du tac au tac, en forçant sur son accent : « La France ne fait que me rendre une politesse, monsieur, et tardivement. Au retour de Moscou, votre Napoléon a laissé dans nos hôpitaux quinze mille moribonds que nos grands-mères ont dû soigner et consoler. Les « bavures », comme vous dites. » De nombreux soldats de la Grande Armée sont effectivement venus agoniser à Vilna (Vilnius) en décembre 1812, comme l’ont prouvé les fosses communes découvertes en 2002<sup>4</sup>. Cette précision en entraîne une autre : « un vieux bouquin » trouvé dans la bibliothèque de sa tante apprend à la narratrice « que la déroute napoléonienne n’était qu’une goutte d’eau dans la mer d’invasions qui n’avaient cessé de refluer sur [cette terre]. Les Russes, les Teutons, les Polonais s’étaient relayés pour occuper le pays. »

Dans un autre passage, la narratrice, qui dîne avec son frère dans un restaurant russe, imagine Nastenka exigeant du gérant que la brochette soit faite « avec les testicules de Mouravieff, le pendeur de Wilno »..., allusion à la répression impitoyable menée en 1864, particulièrement en Lituanie, par le gouverneur-général Mikhaïl Nikolaïevitch Mouraviov-Vilensky après l’échec de l’insurrection polonaise et lituanienne : des centaines de personnes pendues, près de quarante mille envoyées au bagne en Sibérie.

<sup>3</sup> Cf. « Les Karaïmes, peuple de Lituanie », par Marielle Vitureau, *Cahiers lituaniens* n°8, 2007.

<sup>4</sup> Cf. « Les ombres de la retraite de Russie : Vilna 1812 – Vilnius 2002 », par Yann Ardagna, Catherine Rigeade, Michel Signoli et Thierry Vette, chercheurs du CNRS, *Cahiers lituaniens* n°7, 2006.

Un bref passage mentionne également le maréchal Jozef Pilsudski, qui dirigea la Pologne de 1918 à 1922, et « dont la dernière volonté fut que son cœur repose près de sa mère au cimetière de Rossa » (Rasos à Vilnius).

Quelques notations géographiques sur les lacs de la région de Trakai « gelés quatre mois par an », et sur la culture du lin, qui aujourd'hui a presque totalement disparu de Lituanie<sup>5</sup> mais existait encore à l'époque où le roman fut écrit, complètent le tableau.

Mais cette Lituanie qui apparaît dans les deux romans, que ce soit de manière allusive ou plus documentée, n'est-elle pas, au moins en partie, rêvée, recréée, fantasmée ?

Dans *Démone*, nous l'avons dit, l'incertitude demeure sur le lieu de l'histoire racontée. Il n'empêche : c'est bien le mot « Lituanie » qui apparaît non seulement dans le titre, mais à plusieurs reprises dans le récit lui-même (et deux fois de suite dans les toutes dernières lignes). Quelles sont donc les grandes caractéristiques attribuées au monde « lituanien » dans ce roman ?

Il est d'abord rural, la ville n'y apparaît jamais, sinon pour être refusée : le narrateur exprime le souhait du groupe tout entier quand il s'écrie intérieurement : « Pas à Varsovie – oh non surtout pas à Varsovie... ». Il est aussi marqué par les traditions : ainsi des moissonneuses viennent en procession présenter leurs hommages aux châtelains à l'occasion d'une fête religieuse.

Il est également archaïque, puisque l'une des paysannes, s'inclinant devant la Chatte, dépose à ses pieds une superbe couronne tressée d'épis et de fleurs ; dans le même esprit, des paysans « un peu primitifs » perpétuent des rites païens, telles les offrandes à *Démone* accrochées aux grilles du parc. Le caractère rural peut s'appliquer sans difficulté à la Lituanie du début du XX<sup>e</sup> siècle, s'il s'agit bien de cette période dans le roman. Quant à l'archaïsme, la Lituanie, dernier pays d'Europe à avoir été christianisé, a pu conserver longtemps – voire jusqu'à aujourd'hui – des traces de paganisme<sup>6</sup>.

Il est, enfin, immobile, immuable, il s'y passe finalement peu de chose. Sans doute l'arrivée de *Démone*, puis celle de la Dame-en-noir contribuent-elles à libérer de plus en plus les châtelains de toute convention et de tout lien avec ceux qu'ils jugent importuns. Mais il suffit de comparer, au début de l'œuvre : « Et les jours coulaient, doux, idylliques » et à la fin : « ... tout semblait engourdi, à force de silence, d'isolement et de paix... », pour comprendre à quel point la situation a peu évolué. La guerre même n'a pas de prise sur ce lieu préservé : grand-mère Casimira parvient aisément à berner le « traîneur de

<sup>5</sup> Cf. *Courrier international* du 26/03/2012 (Internet).

<sup>6</sup> Cf. « Le paganisme ressuscité », dans *Libération* du 03/01/2003 (Internet).

sabre, hideux et arrogant » qui veut « réquisitionner tous les éléments mâles du château et du village », en lui faisant croire que le village voisin n'est peuplé que de femmes ! Et de conclure : « Je suis désolée, mais vous ne trouverez pas dans ces parages de la chair à canon. » Exit le militaire. Cette fois-ci, nous sommes dans le fantasme, celui d'un éden resté à l'écart des convulsions de l'histoire. Max-Ulrich, tout particulièrement, n'a qu'un désir : demeurer dans ce monde clos sur lui-même, où rien ne change. Après un court voyage effectué avec sa grand-mère, il retrouve avec délice son domaine : « Je venais de là-bas, de la nuit... Le château s'était avancé vers nous, sur la neige, pour nous abriter. » Quel bonheur de s'enfouir dans « le long, le bel, l'éternel hiver... » Sans doute sommes-nous ainsi renvoyés à une image idéalisée et nostalgique de l'enfance, vue comme un paradis perdu.

Alors que la Lituanie de Guignonat suggère un lieu poétique coupé du monde et de ses conflits, celle de Poirot-Delpech est nettement ancrée dans la réalité historique la plus tragique, à travers en particulier le désastre de la retraite de Russie et les violences de la répression tsariste. Pour vivre dans ce « carrefour de batailles, de races et de religions », il faut un caractère bien trempé. Et effectivement, la narratrice prête à la Lituanienne une très forte personnalité : audace, goût de l'originalité, refus de la médiocrité, insolence, rébellion, « folie », toutes caractéristiques magnifiquement résumées dans « Riskine, un nom de grand vent, toutes voiles dehors » et dont elle estime, elle, manquer cruellement. Nastenka lui a dit, à l'adolescence, qu'elle était « trop française pour éprouver quelque chose d'exceptionnel ». Et dès les premiers temps de son mariage, en effet, elle voit se profiler devant elle, telle Emma Bovary, un avenir parfaitement prévisible et monotone : « lancée sur la pente, condamnée aux perles sur un tricot neutre, aux enfants couverts de smokes, à la chasse avec le député, au studio à la neige, à la messe en famille, à la peur des ouvriers, aux dîners idiots, à la cellulite... »

N'apparaissant jamais en personne dans le roman, mais seulement à travers les propos lyriques de la narratrice, qui ne cesse de la valoriser, la Lituanienne prend vite une dimension mythique : « Elle est immense, corps de souveraine même pas soucieuse de régner (...), féroce et impénétrable, fragile seulement si ça lui plaît ; elle peut se taire des jours entiers, des années, des siècles (...). Stanka, c'est toute la gloire d'être née différente et de l'être restée ! » Elle devient « l'étrangère absolue », Lituanienne d'origine turque (caraïte), ce qui la rend doublement exotique et lui donne un prestige unique, écrasant pour son amie française : « À l'idée de n'être qu'une bonne grosse Dubois aux bains de mer dans son pays quand on pouvait être une Riskine venue de la Baltique, je sanglotais d'envie. »

Le personnage paraît d'autant plus exceptionnel qu'il pourrait bien avoir été purement et simplement inventé. C'est en tout cas ce qu'affirme Helga, une psychanalyste qui, dans les toutes dernières pages, fait naître Nastenka

des souffrances et frustrations de la narratrice (orpheline elle aussi, recueillie par charité par une vieille tante qu'elle déteste, menant une vie qu'elle juge toujours banale). Et elle exhibe comme pièce à conviction un ancien guide de Pologne dont « les pages des chapitres traitant de la Lituanie étaient tout usées, comme celles des prières courantes dans les missels. Tu aurais été le Dieu silencieux de mes messes inlassables. » C'est ainsi que la Lituanienne aurait pris corps, progressivement nourrie des divers détails trouvés sur Vytautas le Grand, Trakai, les Caraïtes, etc. L'emploi du verbe « réciter » au début du roman, quand la narratrice évoque le paysage lituanien « si plat et blanc, ciel et lacs mêlés », puis y introduit l'héroïne (« et elle, Nastenka, elle court le long de tout ce blanc, rêvant au poêle de faïence où elle va écraser sa joue... ») semble confirmer qu'elle aurait relu inlassablement les pages du guide pour en alimenter sa rêverie. Autre question troublante : à quelle adresse écrit-elle ? Elle parle tantôt de Houston, tantôt du Montana. N'a-t-elle pas mis tout simplement à chaque fois « Nastenka Riskine, États-Unis d'Amérique ? » En tout cas, toutes ses lettres sont revenues ouvertes et ont été saisies par la police, qui y trouve de quoi l'accuser d'avoir trouvé « l'idée des crimes Dubois ». Elle serait donc finalement une simple mythomane, une fabulatrice, ce qui autorise à donner une double signification au titre de l'œuvre, applicable soit à la Lituanienne, jugée folle parce qu'absolument elle-même, donc en dehors de tout conformisme, de toute norme, soit à la narratrice, folle amoureuse de ce personnage qu'elle a créé, et internée à la fin du roman.

Les deux œuvres sont, chacune à leur manière, profondément originales et présentent de multiples intérêts, dont le moindre n'est pas le traitement du thème lituanien. La Lituanie est ici investie d'un fort pouvoir de suggestion, qu'elle évoque soit un monde immuable et édénique, soit une terre dont l'altérité radicale s'exprime à travers le personnage fantasmé de Nastenka. Cela peut sans doute s'expliquer par le destin si particulier de ce pays, grande puissance médiévale, intégré quelques siècles plus tard à l'Empire des tsars, avant de gagner son indépendance en 1918, puis de la perdre un quart de siècle plus tard, absorbé cette fois par l'Union soviétique (en nous limitant bien sûr à l'époque où furent écrits les romans) : voilà qui ouvre des perspectives à l'imagination. Mais on peut y trouver aussi un écho lointain du mythe romantique des Confins, né chez les Polonais qui s'étaient exilés en France après l'insurrection de 1831, notamment Mickiewicz (qui fit ses études à Vilnius et fut enseignant à Kaunas) et diffusé progressivement dans la sensibilité littéraire française : « De leur lointaine émigration, de France, ils développent une mythologie nouvelle. De là-bas, tout se passait en rêve. De quoi rêvait Mickiewicz ? Certes pas de Varsovie, ni de Poznan, ni de Cracovie (...) Le paradis perdu lituanien revêtait désormais les traits d'une contrée idéale dont tous les éléments concor-

daient en une parfaite harmonie.<sup>7</sup> » Citons à ce sujet la fameuse invocation du *Pan Tadeusz* (*Messire Thaddée*) de Mickiewicz, publié à Paris en 1834 :

Lithuanie, ô ma patrie ! Il en est de toi comme de la santé ;  
On ne t'apprécie à ta juste valeur qu'après t'avoir perdue !  
Si je vois et décris aujourd'hui ta beauté dans tout son éclat,  
C'est que je te pleure, ô mon pays !

Ce romantisme persiste encore dans le célèbre « appel » d'Oscar Milosz, en 1919 : « Venez, je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises. (...) Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gėdymin et de Jagellon », texte qui semble annoncer à la fois la rêverie poétique et mélancolique de Guignonat et celle, plus âpre et marquée par l'Histoire, de Poirot-Delpech.

---

<sup>7</sup> Cf. « Le mythe des Confins ou comment y mettre fin » (1998), par Daniel Beauvois, cité par Marie-France de Palacio dans son article « Résurgences romantiques : l'engouement français pour les Lituaniens en exil, vers 1860 », publié dans *Darbai ir Dienos*, 2011.